

<http://www.asmp.fr> - Académie des Sciences morales et politiques

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de Michel Gras (séance du lundi 30 mars 2009)

Bertrand Saint-Sernin : Existe-t-il un instrument qui fournirait une vue panoramique des recherches déjà conduites dans les différentes disciplines que vous avez citées et qui permettrait aux jeunes chercheurs de s'orienter vers des champs de la connaissance non encore explorés ? L'enjeu n'est pas négligeable si l'on veut bien remarquer que certains sujets de recherche suscitent de vifs débats sur la place publique. Je n'en veux pour preuve que l'exemple récent du livre de Sylvain Gougenheim *Aristote au Mont Saint Michel*. Chaque pays construisant son histoire de façon mi-scientifique, mi-mythologique, la recherche joue un rôle fondamental et il est donc intéressant de savoir de quels instruments un chercheur débutant dispose dans ce domaine.

Michel Gras : le nouveau site internet de l'Ecole (www.efrome.it) vous donnera toutes les réponses souhaitées pour ce qui est de l'Ecole. Un portail internet commun aux cinq Ecoles est actuellement à l'étude. Sur ce site se trouve notamment le rapport annuel qui est élaboré.

Quant au livre que vous avez cité, il a donné lieu à de nombreuses réactions et à des comptes rendus enrichissants. J'en cite deux (Revue de synthèse, 2008 et Critique, 2009).

Sur des questions complexes, on ne peut espérer avoir des outils simples : mais la fréquentation des périodiques (de plus en plus accessibles en ligne) est la meilleure des formations.

*
* *

Bernard Bourgeois : Pourquoi aujourd'hui les grands monuments des humanités, ceux parus par exemple dans la seconde moitié du XIX^e siècle, sont-ils oubliés ou ignorés sans avoir été pour autant remplacés ? Cela vaut aussi bien pour la philologie que pour la philosophie. Il s'agit là d'un phénomène assez vaste de disparition du passé qui se produit, entre autres, par d'étonnants retours en forme d'occultation : néo-aristotélisme, néo-thomisme, néo-kantisme, École de Marburg, École du Wurtemberg, École de Francfort... Le néo-kantisme est partout alors que Kant est oublié. Quelle sont selon vous les raisons de ces oublis ?

Michel Gras : Ce que vous dénoncez est précisément la conséquence du fait que les grands outils de l'érudition, particulièrement ceux élaborés par la philologie allemande du XIX^e siècle n'ont pas vraiment été remplacés. Certes, les bases de données modernes se multiplient mais d'une manière désordonnée et avec encore de grosses lacunes. Ces outils ont permis à plusieurs générations de travailler et de faire évoluer les sciences humaines. Il y a aujourd'hui un risque de voir un fossé se creuser entre un savoir ancien oublié et notre société et ce, paradoxalement, au moment même où l'évolution des moyens technologiques et de l'informatique en particulier permettrait de largement diffuser ce savoir.

*
* *

Roland Drago : Quelle est l'origine du magnifique ensemble architectural où se trouvent la Villa Médicis et l'École française de Rome ? Et comment la France en est-elle venue à occuper ces forts beaux bâtiments ?

Michel Gras : L'histoire des deux établissements publics que sont l'Académie de France à Rome, installée aujourd'hui dans la Villa Médicis, et l'École française de Rome qui se trouve à la fois au Palais Farnèse et sur la Piazza Navona est fort dissemblable, comme le sont leurs missions.

L'Académie de France à Rome est sous tutelle du ministère de la Culture. L'École française de Rome est sous tutelle du ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche.

L'Académie de France à Rome, créée par Colbert en 1666, a d'abord eu pour siège le Palais Mancini sur la via del Corso avant d'occuper à partir de 1804 la Villa Médicis qui venait de devenir propriété de la France.

L'École française de Rome s'est installée au second étage du Palais Farnèse en décembre 1875, peu après sa fondation, et un an après le légat de France auprès du roi d'Italie qui devint ambassadeur en 1876. Le légat et le premier directeur de l'École avaient de connivence loué aux Bourbons de Naples, qui en étaient alors propriétaires, le Palais Farnèse. Ces locations durèrent jusqu'en 1911, date à laquelle la France acheta à l'Italie le Palais Farnèse. Cette propriété prit fin en 1936, moment où l'Italie mit en place un autre système en conformité avec une clause de l'acte de 1911 : l'Italie reprenait la propriété du Palais Farnèse en laissant, avec un loyer symbolique, l'Ambassade et l'École dans le Palais pour 99 ans. En échange, la même procédure permettait à la France d'accueillir à Paris l'Ambassade d'Italie dans l'Hôtel La Rochefoucauld-Doudeauville, 47 rue de Varenne.

*
* *

Gérald Antoine : Vous avez à plusieurs reprises évoqué Georges Vallet. C'est à lui, je crois, que l'on doit l'ouverture de l'École française de Rome à l'humanisme contemporain. Il avait en outre songé à créer une succursale de l'École au fond de la Piazza Navona. Le Ministre de l'Éducation nationale Edgar Faure me demanda d'aller sur place étudier le problème. Michel Debré, alors ministre des Finances, délégua Pierre Racine à cette même fin. Nous avons conclu, d'un commun accord, que l'opération devait être conduite jusqu'à son terme, ~ Pouvez-vous nous dire ce qu'il est advenu de ce projet et s'il a bien répondu aux intentions de Georges Vallet ?

Michel Gras : Le site de Piazza Navona, acheté en 1966 par le Ministère de l'Éducation nationale pour l'École, a été ouvert en 1975, Georges Vallet étant directeur de l'École. Pendant trente ans, il a joué un rôle majeur pour le rayonnement de l'École. Il vient d'être l'objet d'une rénovation complète avec deux ans de fermeture et fonctionne à nouveau depuis février 2009. Il permet l'accueil des boursiers, des hôtes scientifiques et des chercheurs de passage : près de 40 chambres sont disponibles. Dans les deux étages inférieurs se trouvent plusieurs services de

l'Ecole (secrétariat général, agence comptable, service des publications) ainsi que des espaces scientifiques pour les chercheurs et les projets. Une grande salle de 100 places et une salle de séminaire de 30 places complètent le dispositif et permettent d'organiser et d'accueillir des colloques et des séminaires. Au sous-sol, outre un espace de stockage climatisé pour les publications de l'Ecole, un espace archéologique est en cours d'aménagement qui permet de présenter de nombreux vestiges du stade de Domitien et des aménagements successifs, au Moyen Age et aux temps modernes.

*
* *

Marianne Bastid-Bruguière : Au moment de la création de l'École de Rome, le contenu de l'enseignement auquel vous vous êtes attaché était-il relié à l'idée de développer la culture nationale ou davantage à l'idée d'améliorer le niveau savant international – ou plus précisément européen ?

Quel rôle l'École de Rome a-t-elle joué, entre sa création en 1873 et la seconde guerre mondiale, dans la formation permanente des élites universitaires françaises ?

Michel Gras : Dans les années 1873-1875, le principal challenge est de former des élites qui soient capables de rivaliser avec les élites allemandes. L'Allemagne est alors la référence et la défaite de 1870 mobilise encore plus les énergies. Toutefois ces objectifs n'entraînent pas toujours, loin de là, un nationalisme exacerbé. Le nouveau directeur, Geffroy, dont j'ai beaucoup parlé, est précisément choisi dans la mesure où il est un bon connaisseur de l'Allemagne. Son prédécesseur Dumont, traumatisé par la guerre de 1870, avait plus de crispations. Entre intellectuels, le climat s'améliore rapidement mais l'esprit de concurrence demeura.

Pour la formation des élites universitaires, l'Ecole joua un rôle certain dans le domaine de l'histoire romaine, de l'archéologie romaine (notamment pour l'Afrique du Nord) et gallo-romaine et également de l'histoire médiévale. Il faut faire une place à part aux archivistes-paléographes comme je l'ai dit. Plusieurs personnalités firent des carrières parallèles dans la haute administration. Le fondateur de l'archéologie médiévale en France, Michel de Bouard, passa par le Farnèse, comme le firent Camille Jullian, Louis Madelin, Jérôme Carcopino, André Piganiol, Alphonse Dupront, Henri-Irénée Marrou, Pierre Grimal, Claude Nicolet, Paul Veyne, Pierre Toubert. Toutefois, j'ai rappelé que, mis à part Jacques Le Goff, et plus récemment Maurice Aymard et Jacques Revel, les principaux acteurs de l'Ecole « des Annales » ne connurent pas l'expérience farnésienne. Il faut ajouter que, depuis 1975, grâce aux bourses, un nombre important des enseignants-chercheurs de nos universités dans le domaine historique ont fait un passage, plus ou moins long, à Rome. Plus de trois cents anciens membres sont vivants, dont la plupart sont des universitaires. Une opération de recherche en cours sur l'histoire de l'Ecole contribuera à mieux faire apparaître la contribution de l'institution au système universitaire français.

*
* *

Jean-Claude Casanova : Quelles sont les proportions de normaliens, de chartistes, d'agrégés dans le recrutement actuel et quelle a été à cet égard l'évolution historique ?

Le déclin de la culture classique pose-t-il un problème aux Écoles de Rome et d'Athènes ?

Comment organisez-vous les relations entre l'archéologie, l'épigraphie et les techniques scientifiques modernes de datation ? Le CNRS met-il des moyens à votre disposition ? Disposez-vous de scientifiques sur place ?

Si vous deviez comparer le niveau de la recherche française en matière d'études classiques à celui des grandes écoles américaines, italiennes, anglaises et allemandes, où le situeriez-vous ?

Les mémoires d'un de vos prédécesseurs, Jérôme Carcopino, nous permettent de savoir comment il dirigeait l'École française de Rome. J'ai connu Georges Vallet et je sais quels furent ses interlocuteurs à Paris. Quels sont les vôtres et quels sont vos rapports avec la gouvernance administrative ?

Michel Gras : Dans les années 1873-1875, le principal challenge est de former des élites qui soient capables de rivaliser avec les élites allemandes. L'Allemagne est alors la référence et la défaite de 1870 mobilise encore plus les énergies. Toutefois ces objectifs n'entraînent pas toujours, loin de là, un nationalisme exacerbé. Le nouveau directeur, Geffroy, dont j'ai beaucoup parlé, est précisément choisi dans la mesure où il est un bon connaisseur de l'Allemagne. Son prédécesseur Dumont, traumatisé par la guerre de 1870, avait plus de crispations. Entre intellectuels, le climat s'améliore rapidement mais l'esprit de concurrence demeura.

Pour la formation des élites universitaires, l'École joua un rôle certain dans le domaine de l'histoire romaine, de l'archéologie romaine (notamment pour l'Afrique du Nord) et gallo-romaine et également de l'histoire médiévale. Il faut faire une place à part aux archivistes-paléographes comme je l'ai dit. Plusieurs personnalités firent des carrières parallèles dans la haute administration. Le fondateur de l'archéologie médiévale en France, Michel de Bouard, passa par le Farnèse, comme le firent Camille Jullian, Louis Madelin, Jérôme Carcopino, André Piganiol, Alphonse Dupront, Henri-Irénée Marrou, Pierre Grimal, Claude Nicolet, Paul Veyne, Pierre Toubert. Toutefois, j'ai rappelé que, mis à part Jacques Le Goff, et plus récemment Maurice Aymard et Jacques Revel, les principaux acteurs de l'École « des Annales » ne connurent pas l'expérience farnésienne. Il faut ajouter que, depuis 1975, grâce aux bourses, un nombre important des enseignants-chercheurs de nos universités dans le domaine historique ont fait un passage, plus ou moins long, à Rome. Plus de trois cents anciens membres sont vivants, dont la plupart sont des universitaires. Une opération de recherche en cours sur l'histoire de l'École contribuera à mieux faire apparaître la contribution de l'institution au système universitaire français.

*

* *